Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 5 (1959)

Heft: 11

Artikel: Les gens du passage

Autor: Francillon, Clarisse

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849247

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CLARISSE FRANCILLON

LES GENS DU PASSAGE

Edition Pierre HORAY

Dans ce 13e arrondissement de ce Paris qu'elle aime et qu'elle connaît à fond, il est un passage que Clarisse Francillon peint avec les couleurs d'Utrillo sur des images de Doisneau. Les gens de ce passage, elle les regarde vivre et elle les écoute parler cette langue de la tendre gouaille populacière... Une concierge règne sur une maison lépreuse, sur une cour aux pavés inégaux, dans les creux desquels court l'eau savonneuse des pauvres lessives. Dans un réduit mitoyen à la loge vit une belle jeune femme qui n'a d'autres ressources que les allocations de chômage. Un vieux manchot s'intéresse à elle. Dévorée de jalousie, la concierge épie les moindres faits et gestes de la jeune femme qui fait en cachette des boutonnières aux blouses et boléros que des couturières de la maison taillent et cousent pour les boutiquières du quartier. Pour qui vit d'allocations de chômage, travailler en cachette, c'est un délit. Dénoncer ce délit devient la hantise de la concierge. Mais lorsque le Cerbère, qui se nomme Mme Delézenne, s'en va poster la lettre de dénonciation. elle aperçoit, sur le banc d'un square, la jeune femme aux boutonnières clandestines en compagnie d'un garçon. Roulée en boule, la lettre s'en va rejoindre les détritus d'un terrain vague... L'art de Clarisse Francillon atteint ici à la perfection et son livre est de ceux qui continuent la vie, qui continuent l'espoir.

S.

CHAPITRE PREMIER

Coiffée d'un vieux képi de gardien de square et vêtue d'un pardessus d'homme, Mme Delézenne rejeta derrière son épaule un pan de cette écharpe tricotée où les mites avaient fait d'amples ravages. Ses doigts tâtèrent les trous. Tant pis, elle n'allait tout de même pas se mettre en frais de toilette pour la cérémonie des poubelles. Si les locataires n'étaient pas contents, ce serait pareil ou alors ils n'auraient qu'à les sortir eux-mêmes.

L'air était frais, humide, un peu mou. Les galoches de Mme Delézenne martelèrent les pavés de la cour. M. Ardité passa, les cordons d'un sac de toile roulés à son poignet. La concierge leva les yeux vers la façade. Quelques fenêtres s'éclairaient déjà, un peu de lumière filtrait à travers le store de M. Mangeron. Mais pourquoi celui-là ne descendait-il pas ? Déjà en train de fabricoter Dieu sait quoi avec son pendule, avec ses lettres dans les noms de famille ? Tous ces dadas lui mettaient le cerveau sens dessus dessous. Mme Delézenne souleva le couvercle rouillé et cabossé d'une des grandes poubelles également rouillée et cabossée. Un tigre en peluche apparut au milieu des épluchures, complètement rasé et sale, privé de queue et d'oreilles, perdant la moitié de ses intérieurs. La concierge reconnut ce jouet, c'était celui de Chérichou. « Vraiment pas croyable..., il était encore bon, ce tigre, vraiment très bon... » Lavé, raccommodé et rebourré, n'aurait-il pas pu faire plaisir à d'autres enfants ? Mais les Néziot, on n'arrivait jamais à comprendre à quoi ils pensaient, certainement à n'importe quoi, sauf aux gens.

Une odeur fétide se répandit dans l'air.

Mme Delézenne laissa retomber le couvercle avec fracas. Si c'était un signal, il fut entendu, car une porte battit quelques instants plus tard, et la concierge vit apparaître le plus âgé de ses locataires. Oui, maintenant que le vieux petit père Rey, plus ou moins chassé hors de chez lui, était parti finir ses jours dans la Mayenne, M. Mangeron avait droit à ce titre.

« Je vous ai fait attendre, Madame Delézenne », dit-il en croisant son cache-nez.

Il prononçait Delezenne, comme s'il n'y avait pas d'accent. Cela vexait souvent la concierge.

« Un accent aigu dans un nom de famille, il n'y a pas à dire, ça n'est pas du tout commun. J'aimerais bien savoir ce que cela pourrait signifier, parce que, n'est-ce pas, ce n'est pas commun, oui, ça m'intéresserait.

— Quand même un peu plus commun que les graves..., mais le plus rare, c'est l'accent circonflexe. Ça alors, je ne vous le cache pas, c'est plutôt mauvais signe, surtout à la fin du nom. Accidents, maladies... »

M. Mangeron saisit une des anses, la concierge empoigna l'autre, le lourd récipient se souleva de terre.

« Toujours pas le cancer, je suppose, déclara Mme Delézenne. Maintenant, il y en a qui disent que c'est les courants qui passent dans la terre, dans certaines rues, qui vous donnent ça. Ainsi par exemple la rue Gazan par là-haut, il paraît qu'il y a des cancéreux

dedans, c'est fou... » De son menton, elle désigna la direction du Sud par-dessus son épaule. Heureusement, pour le Passage Prévost, on pouvait être, semblait-il, relativement tranquille à ce sujet.

Mal ajusté, le couvercle bascula, découvrant noyaux, épluchures, pelures et fanes, boîtes de sardines. Les gens de l'immeuble ne se privaient pas, il fallait croire. Le tigre de Chérichou, dont l'œil était un bouton de bottine, considérait la scène d'un air narquois.

Et ça fait de bonnes étrennes
Pour Mme Delézenne

fredonna Mangeron qui adorait s'exprimer en vers. Certains jours, il trouvait même beaucoup plus naturel de faire rimer que de ne pas faire rimer les phrases, mais allez expliquer cela aux gens. Alors, la plupart du temps, il en était réduit à parler en prose, ce qui lui donnait souvent des maux de tête.

« Et cette nuit, comment est-ce que vous avez dormi ? », interrogea Mme Delézenne.

Les sourcils de Mangeron se relevèrent, s'abaissèrent. Dans la poche gauche de son veston, il avait glissé le bout de sa manche vide. Il s'était réveillé à 4 heures du matin, alors, comme il fallait s'y attendre, le cinéma avait commencé dans sa tête, il avait pensé aux différents squares, jardins et promenades, dont il avait eu la surveillance, puis il avait revu la rangée de casseroles qui étaient tellement noires et ternes sous le règne de Mme Mangeron numéro 1, laquelle oubliait de les passer à l'éponge métallique, tandis que Mme Mangeron numéro 2 les usait presque à force de les faire étinceler, par contre, une personne aussi revêche et acariâtre, il eût été difficile d'en trouver la pareille dans tout le quartier. Puis il avait évoqué la large face réjouie de son adjudant pendant la guerre numéro 1, et ces deux pigeons qu'il était allé dénicher pendant la guerre numéro 2, mais ensuite il n'avait absolument pas voulu les étouffer, même Mme Mangeron 2 n'avait pas voulu. On les avait remis dans leur nid, pourtant on n'avait pas de viande à manger avec les petits pois. Maintenant, on pouvait aussi, si on voulait, s'amuser à penser à la guerre numéro 3. Au point où on en était, on ne voyait pas pourquoi on se serait gêné. Mais enfin quand on arrivait là, on se disait qu'autant valait se lever, s'habiller, et afin de prendre un peu d'exercice et de prouver qu'à 78 ans on avait encore des muscles dans l'unique bras dont on se contentait depuis 14, porter les poubelles avec Mme Delézenne.

« Une pure dégoûtation », s'exclama celle-ci tout en rattrapant le couvercle qui était allé rouler jusque vers le logement de Mlle Bizieu. Une nouvelle fenêtre s'éclaira et la clarté orange flamboya dans cette fin de nuit opaque et gluante. Un peu plus bas, les draps et les couvertures des Nésiot pendaient contre la façade, de façon à être bien exposés à la suie et à la poussière de tout l'arrondissement.

— Bizieu avec un z par là vers le milieu du nom, dit le vieillard, ça n'est pas commun non plus, mais alors là, j'ai idée que c'est signe de quelque chose de plutôt favorable. Remarquez, il faut encore que j'étudie, mais oui, ça ne doit pas être mauvais. Heureusement.

— Ce qu'il ne faudrait pas, c'est que ça dure encore longtemps comme ça, dit Mme Delézenne. Depuis des mois et des éternités, elle s'égosillait à réclamer un nouveau couvercle au gérant, mais quand elle parlait, c'était exactement comme si elle crachait en l'air. Un radin de plus basse espèce, sauf bien entendu — Mme Delézenne désignait le logement de Mlle Bizieu — pour les personnes qui savaient papilloter des cils devant lui.

« Remarquez, continua-t-elle ce que j'en dis, ce n'est pas pour critiquer. Mais alors ce gérant, le voilà qui fond devant ces personnes comme un sorbet le mois d'août, et il galope chez le propriétaire pour demander qu'on leur change un fil par-ci par-là ou un interrupteur, tout juste si, à ces personnes, on ne leur change pas toute l'installation électrique en leur faisant poser un lustre en cristal de roche par-dessus le marché.

— Quand on s'appelle Bizieu, que voulez-vous, dit Mangeron.

— Et comme si cela ne suffisait pas, l'autre jour il est venu et il a regardé son vasitas et il m'a dit vous savez quoi ? »

Mme Delézenne fixait des yeux la porte-fenêtre badigeonnée d'un vernis brun-roux marbré qui était celle de Mlle Mabelle Bizieu. On nommait le logement Château-Ciboule, à cause du jardinage du petit M. Rey, le précédent locataire : quelques touffes de persil, de cerfeuil et de ciboule qu'il essayait de faire pousser dans trois pots.

Tout à coup, la concierge s'arrêta net, l'anse de la poubelle, sciant ses doigts :

« Mais nous aussi on en a un, de z au milieu du nom et encore bien plus au beau milieu qu'elle. C'est formidable, jamais on n'y avait pensé, Monsieur Mangeron, s'écria-t-elle, tout émoustillée, est-ce que vous allez me faire un de vos thèmes lettrologiques un de ces jours ? Figurez-vous, depuis longtemps j'ai eu envie de vous demander ça.

— Naturellement, dit Mangeron, il faut beaucoup que j'étudie, si vous voyiez toutes les fiches que j'ai maintenant, c'est tout ce qu'il y a d'extraordinaire. Encore heureux que M. Jean-Pierre me porte tous ses vieux cartons de tir, sans ça je ne vois pas où c'est que je les inscrirais, mes observations.

— Et encore, continua Mme Delézenne, si c'était seulement qu'une histoire de cils. Mais pour ce que je vous causais, je crois que ce serait plutôt le dzim boum tralala.

— Ah, s'écria Mangeron, nous avons tous été jeunes, non ?

Mme Delézenne renifla.

« Je ne vous cause pas de la deuxième Mme Mangeron, reprit Mangeron, elle, c'était plutôt une femme en fer, mais la première, ça c'était autre chose, elle adorait sortir, surtout aller voir les matches de catch, alors impossible de la retenir, elle grimpait sur son banc, une fois elle a flanqué des coups dans les fesses de l'arbitre avec sa lime à ongles, tellement elle était excitée. »

La poubelle fut posée sur le trottoir où de larges plaques de crépi s'émiettaient entre des crottes de chien. L'eau des flaques frissonnait sous le vent.

C. F.